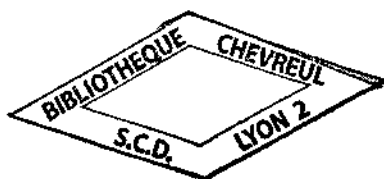


# **L'œuvre éducative et la pensée pédagogique de Robert Dottrens**



**Thèse**  
pour le Doctorat de 3e Cycle  
des Sciences de L'Education  
présentée devant l'Université LYON 2

sous la direction de  
**Monsieur le Professeur Guy AVANZINI**

631261

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

=====

- Présentation de Robert DOTRENS I - 3  
 et formulation de la problématique

PREMIERE PARTIE

=====

- LES FONDEMENTS DE SA PENSEE 5  
 =====

- Chapitre I - LA VIE et l'OEUVRE EDUCATIVE DE R. DOTRENS 6

- Chapitre II - L'EDUCATION NORMALE -  
 comme nécessité sociologique 25

- Chapitre III- LIBERTE ET DEMOCRATIE -  
 comme moyens de " L'Education Normale" 33
1. Liberté comme responsabilité 33  
 2. Démocratie comme solidarité 38

- Chapitre IV - L'EDUCATION NOUVELLE -  
 comme "Education Normale" 46

- Chapitre V - LE PROSPECTIVISME SCOLAIRE -  
 comme nouvelle vocation de l'école 52

- Chapitre VI - L'EDUCATION CHRETIENNE -  
 comme fondement de l'Education Normale" 62

DEUXIEME PARTIE :	70
=====	
LES MOYENS INSTITUTIONNELS D'UNE NOUVELLE DIDACTIQUE	71
=====	
<u>Chapitre I - REORGANISATION PEDAGOGIQUE DE L'ECOLE -</u>	
1. Quelle méthode choisir ?	72
2. Comment concevoir les programmes ?	80
3. Comment concevoir les manuels scolaires ?	85
4. Comment évaluer le rendement scolaire ?	87
5. Comment organiser les classes ?	96
6. Comment concevoir le cadre de vie ?	101
le cadre	
l'équipement	
<u>Chapitre II - LA FORMATION DES ENSEIGNANTS -</u>	
1. Historique	108
2. Que doit être le futur maître ?	110
3. Comment choisir les instituteurs ?	112
4. Comment penser cette formation ?	115
a) Ecole normale ou université ?	115
b) Nécessité d'une unité de la fonction enseignante	120
c) Quels contenus prévoir pour cette formation ?	122
d) Nécessité d'un perfectionnement des maîtres	128
5. Le plan de formation de R. DOTRENS	133
<u>Chapitre III- REORGANISATION ADMINISTRATIVE DE L'ECOLE -</u>	
1. L'Ecole en Suisse et à Genève	140
2. Qui doit contrôler les écoles ?	142
3. L'organisation de la nouvelle école	149
4. La fonction de conseiller scolaire	157
5. Réorganisation de l'enseignement secondaire	168

TROISIEME PARTIE : LA DIDACTIQUE =====	178
<u>Chapitre I - L'ECOLE DU MAIL COMME ECOLE EXPERIMENTALE</u>	
1. Naissance de l'école	179
2. Que doit être une école expérimentale ?	184
<u>Chapitre II - L'EXPERIMENTATION A L'ECOLE DU MAIL</u>	
1. Le travail individualisé pour " une école sur mesure "	190
2. La méthode globale comme méthode fonctionnelle des premiers apprentissages	207
a) Les fondements	207
b) Application à l'apprentissage de la lecture	210
c) Application à l'apprentissage de l'écriture	220
3. Apprentissage de la langue, comme moyen d'expression	241
4. Le travail en groupe comme préparation à la vie sociale	248
<u>Chapitre III- LA RECHERCHE EN PEDAGOGIE EXPERIMENTALE A L'ECOLE DU MAIL</u>	255
1. Travaux de recherche en orthographe et en grammaire	256
2. L'appréciation du travail des élèves	262
a) L'appréciation de la lecture	262
b) L'appréciation du travail écrit	264
3. Amélioration du mobilier scolaire	267
<u>Chapitre IV - FERMETURE DE L'ECOLE DU MAIL</u>	269
CONCLUSION =====	280

<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	287
BIBLIOGRAPHIE de R. DOTRENS =====	288
BIBLIOGRAPHIE sur R. DOTRENS =====	317
ARTICLES DE JOURNAUX sur R. DOTRENS =====	321
OUVRAGES CONSULTES =====	322
INDEX DES NOMS CITES =====	326
ANNEXE : Entretiens avec R. DOTRENS =====	330
TABLE DES MATIERES =====	366

A N N E X EENTRETIENS AVEC ROBERT DOTRENS

Nous tenons à remercier Monsieur DOTRENS de l'extrême gentillesse, avec laquelle il nous a reçue et renseignée, malgré sa grande fatigue.

Ses indications nous ont été précieuses pour mieux comprendre ce qu'avait été sa longue et féconde carrière.

Nous donnons ici l'essentiel de deux entretiens que nous avons enregistrés.

Le premier, en Mars 1980, était de caractère plutôt informel.

Le second, en septembre 1982, est plus structuré, en ce sens que nous avons préparé un questionnaire très précis.

Les entretiens n'apparaissent pas ici dans leur intégralité. Nous avons conservé les passages qui nous semblaient avoir de l'importance dans le cadre de notre recherche.

---

MARS 1980 -

S.A. J'avais préparé des questions, mais, comme vous me donnez cette biographie, je suppose que beaucoup de réponses sont déjà là.

R. DOTRENS J'ai été pendant 51 ans dans l'enseignement. J'ai commencé en 1912, et j'ai fini en 1953.

S.A. Comment avez-vous choisi ce métier ? Vous avez toujours voulu être dans l'enseignement ?

R.D. C'est à cause d'un instituteur, Monsieur Paul BAROY, que j'ai eu comme maître lorsque j'étais à Paris. J'ai trouvé cet homme tellement gentil ! Ce qu'on faisait avec lui était tellement intéressant déjà !  
Je me suis dit que j'aimerais faire ce métier. Et puis, il y a une autre raison obligatoire. J'ai vécu à Paris avec mes parents de 1902 à 1907.  
En rentrant à Genève j'avais quinze ans. Je ne pouvais pas rentrer en section classique au lycée, car je n'avais pas appris un mot de latin; Je ne pouvais pas entrer en section de langues parce que je n'avais pas fait d'allemand; Je ne pouvais pas entrer en section scientifique, car je n'étais pas scientifique. Il restait la section pédagogique qui délivrait la maturité permettant de se présenter aux examens de l'enseignement. J'ai donc fait ce baccalauréat, et je suis rentré en 1912 dans l'enseignement comme instituteur.

S.A. Mais vous n'êtes pas resté longtemps instituteur ?

R.D. Je suis resté 8 ans instituteur. C'était très drôle, j'ai fait une licence en sciences sociales que j'ai obtenue

en 1920. Quelque temps après, je reçois une carte de notre Ministre écrite à la main, et me priant de passer le voir. Il me dit :

" Mr. DOTRENS, je viens d'apprendre que vous avez obtenu dans de bonnes conditions une licence en sciences sociales; alors je pense que vous allez faire comme tous ceux qui la possèdent, vous allez me demander un poste de professeur de géo ou d'histoire dans l'enseignement secondaire ?";

Je lui réponds "Non Monsieur le président" - "Pourquoi ?"

" Monsieur le Président, enseigner la géographie ou l'histoire 2 à 3 heures par semaine, cela veut dire que l'on voit défiler 100 ou 150 élèves devant soi; on n'a aucun rapport avec eux; cela ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est de prendre en main 30 enfants au mois de septembre, et puis d'essayer d'en faire quelque chose en juin " - "Alors, répond le Ministre, je vous nomme inspecteur" (rires)..

S.A. Vous avez donc mis au point une méthode d'enseignement individualisé ?

R.D. Oui, je vais demander à mes belles-soeurs de vous montrer des fiches et même de vous en donner quelques unes.

S.A. Elles étaient à l'école du Mail avec vous ?

R.D. Oui, oui, toutes les deux.

S.A. Elles sont restées même après votre départ ?

R.D. Non, elles ont pris quelque temps après, leur retraite.

S.A. Vous avez donné votre démission à quel moment ?

R.D. En 1952, quand on a déclaré qu'on ne voulait plus faire de méthodes nouvelles. J'ai dit "Moi, je m'en vais", et j'ai dit au grand patron "Prenez vos responsabilités, moi je prends les miennes, je me retire ! "



S.A. Et vous avez été nommé professeur à l'Université ?

R.D. Cela, je ne m'y attendais pas du tout. A ce moment là l'université m'a offert la Chaire de pédagogie parce que celui qui la dirigeait venait de démissionner (1). Alors j'ai fini comme professeur de pédagogie à l'Université.

S.A. Vous avez aussi enseigné à l'Université de Lyon ?

R.D. J'ai enseigné un semestre à Lyon. On m'a demandé d'aller introduire les Sciences de l'éducation (...) C'était très bien, j'ai passé un bon semestre.

R.D. Vous avez connu Célestin FREINET ?

R.D. Bien sûr, nous étions très liés avec Célestin FREINET, parce que je l'ai connu au moment où il était très, très critiqué (2).

S.A. Il l'a toujours été.

R.D. Oui, mais c'était au moment où il a eu des histoires à Vence. Alors je suis allé le voir. On a parlé; on s'est très bien entendu. Je lui ai conseillé un peu de prudence.

---

(1) Il s'agissait de Monsieur MALCHE

(2) DOTRENS prendra sa défense dans un article intitulé "Louanges étourdies !" paru dans l'Educateur (1933 h) et il l'appellera "l'Apôtre de l'éducation rénovée" lorsqu'il retracera les grands moments de sa carrière après sa mort (1966 i).

Célestin FREINET, pour sa part, vouera une grande admiration à "l'excellent pédagogue suisse", parce qu'il s'est appliqué comme lui à "faire passer dans la pratique de l'éducation publique les rêves généreux des pédagogues", cité par G. PIATON.

La pensée pédagogique de FREINET, Privat 1974, p. 105.

Je lui ai dit : "Écoutez FREINET, moi j'ai l'expérience. Il faut y aller, mais faut y aller pas trop fort parce que tous les gens nous retombent dessus".

Je suis resté très lié avec lui jusqu'à sa mort. Je suis, du reste encore en relation avec sa femme.

S.A. Vous avez aussi connu PIAGET ? Vous l'avez fréquenté ?

R.D. Oui, mais c'est différent.

S.A. Vous n'êtes pas tout à fait d'accord avec ses idées ?

R.D. Non.

S.A. J'aimerais bien savoir pourquoi.

R.D. PIAGET est un savant, c'est entendu, mais il n'a pas le sens de l'humain (3) C'est très difficile d'avoir des contacts avec lui, très, très, très difficile. Et, en somme, il s'est peu occupé des questions pratiques. En théorie il est très fort, mais sur la pratique ! Si vous lisez les bouquins de pédagogie, on cite beaucoup plus le nom de CLAPAREDE que le nom de PIAGET. Non, c'était un homme très fier, très hautain.

S.A. En France il a une très grande audience.

R.D. Oui, oui, d'accord. Il vient encore de recevoir deux fois de suite en huit jours, un prix de 250.000 francs.

S.A. Et à l'école normale de Lyon, les professeurs ne jurent que par lui.

R.D. Oui, mais on le connaît très mal, n'est-ce-pas, on le connaît très mal. Et même sa psychologie est une psychologie, ... comment dirais-je, c'est de la science mais ce n'est pas concret.

---

(3) PIAGET n'était pas encore mort au moment de cet entretien.

S.A. Il avait de l'audience en Suisse, pendant que vous étiez en exercice ?

R.D. Oui, oui, bien sûr.  
 Nous avons travaillé ensemble parce que nous étions en même temps responsables de l'Institut des sciences de l'Education. J'étais le directeur, et lui le professeur. Moi, je m'occupais de pédagogie, et lui s'occupait de psychologie. Dans le temps où cet institut J.J. Rousseau était une petite maison où on se connaissait tous et où on travaillait ensemble, c'était très bien. Maintenant, c'est une boîte avec 150 étudiants qui viennent de tous les côtés, avec des aspirations différentes et pour moi, ça a perdu.

(.....)

S.A. Avez-vous souvenir du temps de votre école primaire ?

R.D. J'ai passé l'école primaire à Carouge. C'était convenable, cela allait bien.

S.A. Etiez-vous un bon élève ?

R.D. Normal quoi, à peu près. J'ai passé mon certificat à Courbevoie, avec ce Monsieur BAROY, et j'ai obtenu le prix d'honneur offert par le Préfet de la Seine au nom du conseil général (rires...)

S.A. Ceux qui font de la recherche pédagogique sont souvent des gens qui ont été malheureux à l'école, qui ont mal vécu le temps de leur école primaire.

R.D. Je ne peux pas dire. Nous étions 8 enfants à la maison, alors mon père ne tolérait pas les ... il fallait travailler (rires...)

S.A. DECROLY était un bon élève, et pourtant on raconte qu'il était mal dans sa peau à l'école. Quand vous enseigniez, vous avez tout de suite essayé les méthodes de travail individualisé ?

R.D. Non, pas du tout, pas du tout. Comme j'avais été nommé très jeune et que cela avait fait grogner quelques uns, j'ai fait mon métier, comme j'aurais dû le faire, avec une certaine sécurité n'est-ce pas ! Je voulais que la classe soit tranquille et que les gosses fassent ce que je voulais qu'ils fassent. Je n'ai pas du tout pratiqué le self-gouvernement.

S.A. Mais alors, comment êtes-vous venu à l'enseignement individualisé ?

R.D. Eh bien, c'est au cours de ces études universitaires, au moment où j'ai eu une très forte documentation et où j'ai été en contact avec 2 ou 3 personnes. Nous avions fait venir de France un professeur de sociologie qui s'appelait Mr Guillaume DUPRAT. Et, comme après ma licence, j'ai voulu pousser jusqu'au doctorat, je suis allé le voir, un jour, pour lui dire que je voulais faire une thèse. On a bavardé un petit moment tous les deux, ensuite il m'a dit : "Vous ne savez pas ce que c'est que la sociologie. Alors, si vous voulez, je donnerai l'année prochaine une cours pour vous". Et ce brave homme a donné un cours de 2 heures pendant deux semestres, de sociologie. Alors, ça, c'était une formation ! C'était très bien.

S.A. Je crois que finalement on est amené à changer ses méthodes à partir du moment où on fait des études universitaires en sciences de l'Education.

- R.D. Oui, au moment où on est en relation avec des gens qui ne sont pas enfermés dans le cadre étroit de l'enseignement de l'administration surtout de l'enseignement.
- S.A. C'est pourquoi je me demande s'il ne devrait pas y avoir une sorte de recyclage ininterrompu, de façon que les instituteurs puissent aller une fois par semaine pour parler de leurs problèmes et être amenés à réfléchir sur leur méthode.
- R.D. Certainement, certainement.  
 Nous avions en 28, comme conseiller d'Etat, donc comme premier ministre, un professeur de pédagogie qui est un homme à qui je dois beaucoup et qui m'a dit "DOTTRENS, je vous fais confiance; voulez-vous étudier un certain nombre de problèmes ? Alors, premier problème, étudiez le problème de l'écriture. Je n'arrête pas d'avoir des plaintes des patrons parce que leurs employés écrivent mal". Je lui ai répondu : "Monsieur MALCHE, je suis gaucher et j'écris mal " - "Vous n'êtes pas là pour faire ce qui vous plaît" (rires). Alors à l'école du Mail, on a sauvé l'écriture.  
 Mais il m'a dit principalement "occupez-vous de la formation des maîtres".  
 Alors on a complètement refondu la formation des maîtres. Les candidats devaient avoir la maturité pédagogique, ensuite ils subissaient un examen de stage où on essayait de voir ce qu'il en était, et ensuite on les formait, encore maintenant, pendant 3 ans. Une année de pratique, une année de théorie d'enseignement, une année de responsabilité.
- S.A. Chez nous, la formation en 3 ans vient tout juste de passer.

R.D. J'avais une très grande liberté alors quand je considérais que quelqu'un était incapable de venir dans l'enseignement; Je lui disais : "Ecoutez, vous êtes engagé pour une année, prenez vos dispositions, je vous liquide à la fin de l'année" A la suite de ça les parents venaient me voir. Je leur disais: "Je regrette beaucoup, est-ce que vous vous rendez compte que ce garçon, ou cette fille, va être responsable de 30 élèves pendant 25 ou 30 ans, or, il n'y comprend rien et ça ne l'intéresse pas, n'est-ce pas ?

S.A. Vous en parlez dans un de vos livres.

R.D. Oui, oui, ça c'est un système qui rend bien maintenant.

S.A. Chez nous aussi, dans la nouvelle formation, les instituteurs sont en stage pendant un an. Au bout d'un an on a le droit de les remercier.

R.D. C'est ça. Du reste on en a remercié quelques uns et je dois dire que ce qui m'a consolé, c'est de les voir revenir quelque temps après et me dire "Quelle chance j'ai eu d'être mis dehors; Je n'étais pas fait pour ça".

S.A. Alors, c'est vous qui avez été l'instigateur de cette formation ?

R.D. Oui, tout à fait. En tout cas on avait ce Monsieur MALCHE qui était vraiment un homme remarquable. C'était aussi mon patron et il m'a formé. Il allait à la limite des possibilités. Il m'a dit : "DOTTRENS, je vous permets de faire tout ce que vous voudrez à condition qu'aucun tort ne soit causé aux élèves".

S.A. C'est pourquoi vous avez toujours essayé de trouver des moyens qui soient applicables dans toutes les écoles ?

R.D. Tout à fait.

S.A. C'est très honnête. Vous avez travaillé aussi avec Monsieur ROLLER ?

R.D. Oui, ROLLER est un de mes élèves. Il arrive maintenant au terme de sa carrière. Il avait été formé comme instituteur dans son canton d'origine, à Neuchâtel. Il est venu ici et il est entré à l'Institut. Quand j'ai vu qui c'était, je l'ai pris et je lui ai confié une classe à l'école du Mail. On a travaillé ensemble, tout le temps.

S.A. Quels sont les philosophes qui vous ont influencé ?

R.D. Oh ! La philosophie et moi !

S.A. Vous avez bien été inspiré par Rousseau, comme tous ceux de l'Ecole Nouvelle ?

R.D. Par Rousseau, naturellement. Nous avons BOVET et CLAPAREDE.

S.A. Vous avez été élève de CLAPAREDE ?

R.D. Bien sûr, CLAPAREDE et BOVET.

S.A. CLAPAREDE n'est pas un praticien.

R.D. Oui, il était passablement en dehors des choses. CLAPAREDE est un homme de sciences, mais pas d'application.

S.A. Il y avait la petite école.

R.D. La petite école c'est autre chose, parce que les deux personnes qui la dirigeaient étaient des institutrices qui avaient été bien formées et qui elles, ont bien travaillé. Ma belle-soeur est une de leurs élèves. L'école des petits vient de fermer maintenant.

S.A. Alors maintenant dans le canton de Genève, il n'y a plus d'école expérimentale ?

- R.D. Non.
- S.A. Il y en a une dans le canton de Vaud.
- R.D. Même pas ; seulement il faut dire que le corps enseignant a une très grande liberté. Par conséquent, on peut passer par là.  
Par exemple, nous avons plusieurs instituteurs qui travaillent d'après les méthodes de FREINET et qui s'en tirent très bien, bien qu'ils soient mal vus parce qu'on n'aime pas FREINET. (rires)
- S.A. Quelle différence faites-vous entre le travail individualisé tel que vous le pratiquiez, et puis les méthodes de travail de FREINET ?
- R.D. FREINET n'a suivi aucun programme. Il était très libre tandis que nous, nous étions tenus par les programmes.
- S.A. Mais c'est vous qui les aviez mis au point, ces programmes, en fonction des possibilités des enfants ?
- R.D. Oui, oui, bien sûr.
- S.A. Et la méthode naturelle d'apprentissage de la lecture de FREINET, c'est un peu comme une méthode globale ?
- R.D. Oui, mais FREINET, je crois, a méconnu un certain nombre de difficultés dans l'acquisition de la lecture. Moi, qui ai suivi des classes de globale pendant de longues années, je me suis rendu compte que c'était une méthode qui ne pouvait pas être appliquée partout. Cela demande des qualités particulières en matière de psychologie et d'observation des élèves, n'est-ce pas ? C'est excellent pour les enfants mais c'est difficile pour le corps enseignant.
- S.A. De toute façon, il faut au moins deux ans.



- R.D. Il y a surtout cette terrible difficulté; c'est qu'on ne peut pas marcher selon un horaire donné. On ne peut pas dire: ils sauront lire au moins de janvier. Cela s'échelonne sur toute l'année et même sur deux ans quelquefois.
- S.A. Ces méthodes FREINET perdent un peu en France. Je ne sais pas pourquoi.
- R.D. Peut-être par un excès que je comprends très bien de sa part: un excès de liberté vis à vis des instructions ministérielles, ou vis.à.vis des obligations de l'état, vis.à.vis du programme, vis.à.vis des horaires. (...)
- S.A. Vous avez eu des enfants ?
- R.D. J'ai deux enfants qui ont 55 ans. L'un est pasteur dans le canton de Vaud, et l'autre est médecin.
- S.A. Ce ne sont pas des pédagogues, mais ils ont choisi tout de même des métiers qui nécessitent que l'on aime les autres !  
(rires de R.D.)  
Je cherche un livre qui rende compte de l'évolution de la pédagogie suisse.
- R.D. La pédagogie suisse n'existe pas. C'est une affaire tout à fait cantonale. Je ne vois pas de livre... Je réfléchirai mais je ne vois pas pour le moment ce que je pourrais vous signaler comme bouquin.
- S.A. J'aimerais montrer comment vous avez été en continuité avec le mouvement pédagogique genevois, mais aussi en rupture.
- R.D. J'étais beaucoup plus en relation avec la pédagogie française et la pédagogie autrichienne, qu'avec la pédagogie suisse parce que je ne considérais pas que les Suisses étaient à l'avant-garde. (...)

S.A. Dans un de vos livres, vous écrivez que l'aptitude à la lecture est un test d'intelligence générale.

R.D. Oui, je pense, mais tout dépend de la manière dont on informe les enfants. Je crois que la méthode phonétique qui a au moins l'avantage d'être systématique, ne l'est pas à l'intérieur des élèves. Ce que j'ai remarqué, et qui m'a poussé du côté de la globale, indépendamment de la question psychologique, c'est le fait que dès le début, les enfants s'intéressent à ce qu'on leur demande de lire; par exemple ma belle-soeur écrivait chaque matin au tableau noir, une histoire qui lui avait été racontée par un élève, et elle demandait " qui veut lire cette histoire?". Evidemment ils pouvaient lire sans lire, mais ensuite on découpait les mots et on amenait les enfants à les reconnaître tous.

S.A. On procédait par analogies ?

R.D. Tout à fait, tout à fait. (...)

S.A. Est-ce qu'il y a des archives à l'école du Mail ? des documents qui restent, du temps où vous y étiez ?

R.D. Très peu de choses. Ici j'ai encore les fiches que l'on utilisait n'est-ce-pas ? Mais ce qui m'intéressait dans le travail individualisé, c'est que les maîtres fassent leurs fiches eux-mêmes, qu'ils se sentent responsables dès le départ, n'est-ce-pas ?  
D'ailleurs, je ne l'ai jamais imposé. Ceux qui ne voulaient rien savoir, je laissais aller .

S.A. Comment expliquez-vous qu'il y ait des maîtres qui cherchent toujours, et d'autres qui se satisfont de ce qui est ? Vous, par exemple, vous avez cherché toute votre carrière. Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous poussait ?

R.D. Ça, je le dois au travail de recherche que j'ai fait à l'Institut J.J. Rousseau, en particulier avec CLAPAREDE et BOVET ! Ils nous racontaient des choses et je disais "Je vais voir dans la classe ce que ça donne, n'est-ce-pas ?" J'ai essayé, et puis j'ai continué à chercher. J'ai passé une licence en sciences sociales avec des résultats qui m'ont permis d'être dispensé des examens du Doctorat. Alors j'ai continué sur une thèse.

S.A. Cette thèse portait sur quel sujet ?

R.D. Sur le problème de l'inspection et de l'Education Nouvelle. J'ai montré en quoi le problème de l'inspection dépendait de l'évolution de l'école. Si l'inspecteur est un Monsieur qui est un fonctionnaire, ce n'est pas intéressant. S'il a le souci et la préoccupation d'améliorer le travail qui se fait et de le contrôler d'une manière intelligente, alors ça change.

S.A. Finalement, vous étiez dans une situation privilégiée parce que vous étiez en même temps directeur de l'école, et inspecteur.

R.D. Oui, oui.  
Je trouve que c'est un tort à l'heure actuelle, en tout cas chez nous, de ne pas former les inspecteurs. Un inspecteur qui n'est pas formé, c'est un instituteur qui monte sur ses petites bottes, n'est-ce pas ?

S.A. Cela dépend. La formation peut en faire des fonctionnaires zélés.

R.D. Oui, oui (rires)

S.A. Vous avez travaillé sur les sur - doués.

- R.D. Oui, on a essayé, mais sans les pousser trop.
- S.A. Vos fiches de développement étaient quand même réservées aux surdoués ?
- R.D. Oui, oui, d'accord... on essayait de répondre à leurs possibilités.
- S.A. Ce qui m'a frappé dans vos livres, c'est que vous parliez beaucoup d'exemple. Il faut être un exemple pour l'enfant en tout. C'est une idée qui vous est chère .
- R.D. En tout, bien sûr, c'est la clé de l'éducation. Quand je suis sorti inspecteur, j'ai continué. Le corps enseignant savait très bien qu'une fois l'école terminée, j'allais à l'université où je restais jusqu'à 7- 8 heures, et que je n'ai pas eu de vacances pendant 30 ans. N'est-ce-pas ! Je travaillais.
- S.A. Finalement, vous avez bien mérité votre retraite. (rires de R.D.). Je me suis tout de suite demandé comment vous aviez pu faire tout ça.
- R.D. Parce que ça posait des problèmes. Et que les problèmes posent des responsabilités, alors on essaie d'y faire face, n'est-ce-pas. Je crois que le corps enseignant doit avoir une conscience absolument nette de ses responsabilités, vis à vis des enfants qu'on a devant soi. Ce qui est intéressant ce n'est pas tant de leur apprendre la table de multiplication ou autre chose, mais les inviter à tirer parti eux-mêmes de leurs possibilités, de les rendre capables de continuer, capables d'approfondir et d'aider les parents aussi.
- S.A. Tout en étant un exemple pour eux.
- R.D. Dans la mesure du possible.

- S.A. Et vous faisiez des classes ouvertes aux parents ?
- R.D. Oui, oui.
- S.A. Vous alliez encore plus loin, parce que les parents qui ne se dérangeaient pas, les instituteurs allaient les voir chez eux.
- R.D. Oui, ou alors je les convoquais. Une ou deux fois par an, je convoquais tous les parents un soir, et puis on leur expliquait pourquoi on faisait telle, telle et telle chose. Et puis un jour, quelqu'un m'a dit : "Monsieur, vous nous cassez les pieds avec vos histoires. Voulez-vous simplement faire avec nos gosses ce que l'on nous a fait. Ça a suffit. Vos méthodes nouvelles, c'est de la fichaise."  
Je lui ai répondu : "Ecoutez Monsieur, vous avez raison de dire ce que vous pensez. Vous me permettez une question ? Si je ne me trompe pas, vous êtes le coiffeur qui a son salon au coin du boulevard "- "Oui, et puis après ?" "Mais comment se fait-il Monsieur, quand je passe devant le salon que je vois, assises dans des fauteuils, des dames auxquelles vous êtes en train de faire des bigoudis. Alors qu'autrefois vos prédécesseurs y allaient à coups de rascir ou de fourchettes ?" Il s'est levé et puis il est parti (Rires).
- S.A. Vous avez parlé d'un livre de Mademoiselle HAMAIDE qui vous a éclairé. Vous dites que c'est elle qui vous a fait penser à cet instrument qu'est la fiche.
- R.D. Oui, oui.
- S.A. Vous êtes allé voir DECROLY aussi ?
- R.D. Oui, bien sûr. J'ai passé un ou deux jours chez Melle HAMAIDE voir comment cela se passait. Je ne me suis pas seulement baladé vous savez. Je suis allé voir en France, en Allemagne, en Autriche, en Italie. J'y allais pendant les vacances?

S.A. Et en Autriche alors ?

R.D. En Autriche, c'était donc à la fin de la guerre, au moment où HITLER régnait en Allemagne. Et j'ai été surpris de voir l'esprit vraiment démocratique de ce pays. J'étais élève à l'Institut pédagogique de Vienne. Je suis entré en relation avec son directeur qui m'a beaucoup aidé et vraiment, j'ai vu que ces gens là étaient bien plus avancés que chez nous. Ils ont sauvé l'Autriche du marxisme et de l'hitlérisme. Je l'ai d'ailleurs écrit. (...)

S.A. Est-ce qu'il reste des personnes avec lesquelles vous avez travaillé et qui ont continué vos méthodes ?

R.D. Voyez-vous, ce qui me fait beaucoup de peine, c'est de constater que la grande majorité de ceux avec qui j'ai travaillé ne sont plus. La vie les a retirés. Il en reste très peu.

(silence)

Ce qui m'a intéressé c'est d'avoir été appelé dans je ne sais combien de pays. J'ai fait plus de 500 conférences dans la plupart des pays d'Europe. Entre autres, il y a dix ans, j'ai reçu un coup de téléphone d'un éditeur de Paris dont le nom m'échappe maintenant. Il m'a dit "Monsieur MIALARET devait faire une série de conférence, pour nous en Italie. Il est absent, il ne peut pas venir, vous le remplacez " J'ai répondu "Mais je ne sais pas parler italien" - "Vous pouvez parler en français". J'y suis allé. J'ai parlé dans 10 ou 12 villes d'Italie devant des auditoires de 200, 300 ou 400 personnes. C'était vraiment intéressant.

S.A. Vous avez été délégué à l'UNESCO aussi ?

R.D. Oh ! à l'UNESCO, j'ai été délégué au Congo, au Mexique. Là-bas j'ai parlé de ma thèse sur l'inspection à la demande des autorités mexicaines. Ca se passait dans un très bon esprit. C'était très bien (...)

S.A. L'écriture script a été bien acceptée en Suisse.

R.D. Elle a été acceptée un temps et puis de nouveau il y a eu un recul. En tout cas elle a supprimé l'enseignement formel d'une calligraphie qui ne peut pas être écrite, n'est-ce-pas, ce n'est pas possible.

(...)

S.A. Mais comment avez-vous eu l'idée de l'enseignement individualisé ?

R.D. J'ai vu ça à Vienne.

S.A. Et pour la formation, comment procédiez-vous ?

R.D. La première année, on envoyait les candidats faire des remplacements. Les inspecteurs les suivaient; et puis moi je les reprenais une fois par semaine et je leur disais "J'ai vu ça, j'ai entendu ça, ça c'est faux.. ça c'est bon ..."

(...)

S.A. Vous avez aussi mis au point un lexique de mots ?

R.D. Oui, avec un de mes étudiants, on a mis au point le vocabulaire fondamental du français. On a repris les travaux d'un américain qui avait fait des recherches fantastiques en matière de journal, de revue et de livres. On a tiré de sa liste les 4000 mots les plus fréquemment employés en français et on en a fait un vocabulaire pour l'école, en renonçant à employer des mots, que même les gens biens, utilisent rarement.

S.A. Et à l'école du Mail, est-ce que vous aviez des réunions, régulièrement avec les maîtres, pour discuter de méthodes ou mettre au point des plans de travail ?

(...)

R.D. On se réunissait de temps en temps, bien sûr.

(...)

S.A. Alors, maintenant vous n'écrivez plus ?

R.D. fini. Je ne parle plus et je n'écris plus. Je suis muet.

S.A. J'ai remarqué que vous aviez beaucoup écrit après 1955, c'est-à-dire à partir du moment où vous avez donné votre démission des études pédagogiques. Vous aviez plus de temps ?

R.D. C'est parce que l'université m'a fait travailler.

S.A. Et vous lisez les revues pédagogiques ?

R.D. Non, très peu, ou alors en croix.

L'une de mes plus grandes satisfactions c'est en 1955 que je l'ai eue. Il y a eu à Téhéran une conférence mondiale des ministres de l'Instruction Publique. Et le gouvernement suisse m'y a délégué. J'y suis allé tout seul, seul suisse là-bas. Ah! c'était vraiment chic, ça! ..(rires)

S.A. Vous êtes allé aux Etats-Unis ? Est-ce que vous avez visité les classes dans lesquelles on pratiquait l'enseignement individualisé ?

R.D. Je suis passé à New-York, mais je ne me suis pas arrêté. J'ai fait des conférences au Vénézuéla, en Uruguay, en Argentine, alors j'ai regardé tout ça.

S.A. Vous n'êtes pas allé voir les écoles Dalton ?

R.D. non.

(...)

S.A. Alors finalement vous avez quitté l'enseignement déçu ? On le sent dans vos livres.

R.D. (rires) Oui, un peu déçu, mais content d'avoir fait tout ce que j'ai fait avec toute l'équipe.



S.A. Vous dites que vous avez eu plus d'audience à l'étranger que dans votre pays ?

R.D. Oui, mais ça reviendra, ça reviendra obligatoirement. Il ne peut en être autrement.

S.A. Maintenant qu'il n'y a plus d'école expérimentale dans le canton de Genève, où sont formés les instituteurs ?

R.D. Il y a un centre d'études pédagogiques. Là on les forme d'après les indications de l'Etat Major qui est là-bas. C'est beaucoup plus resserré qu'avant mais enfin on les forme quand même.

S.A. Et la formation dure toujours 3 ans ?

R.D. Toujours 3 ans; mais souvent en dernière année, ils prennent une classe, on les met en remplacement.

(...)

S.A. Et l'Institut J.J. Rousseau ?

R.D. A l'heure actuelle, c'est une faculté de psychologie et de sciences de l'éducation. Il y a une marge d'enseignement qui, à mon sens, est trop étendue. Et il n'y a plus cette équipe que formaient BOVET, PIAGET et CLAPAREDE et 2 ou 3 autres qui travaillaient presque ensemble. Tandis que maintenant, ses professeurs travaillent chacun pour son compte dans des domaines très différents et personnellement, je ne crois pas que l'Institut a beaucoup gagné.

S.A. C'est en Suisse qu'il y a eu le premier institut des sciences de l'Education n'est-ce pas ?

R.D. Oui, tout à fait .

S.A. Vous avez gardé toutes les fiches en quittant le Mail ?

R.D. Oh! J'en ai laissé; j'en ai repris parce qu'on m'en demandait tout le temps. De toute façon, elles étaient à chaque instituteur; elles n'étaient pas à moi.

S.A. Et quand vous étiez inspecteur, vous alliez inspecter dans d'autres écoles que le Mail ?

R.D. Bien sûr, j'avais une dizaine d'écoles à inspecter.

S.A. On y employait aussi vos méthodes ?

R.D. Oh ! là non, je n'imposais rien. J'étais là pour le contrôle administratif et le travail du maître. Non ce n'était pas mal.

S.A. Je vais vous laisser vous reposer, car je vois que vous êtes fatigué.

R.D. Non, ça peut aller (silence)...

J'ai une pile, depuis 4 ans. La première est restée 2 ans et je vais tous les 3 mois pour un contrôle à l'hôpital. Js suis sous contrôle cardiaque depuis 1914; ce n'est pas d'aujourd'hui ! J'ai perdu une bonne partie de ma capacité corporelle; j'aurais de la peine à labourer maintenant...  
(rires)

(...)

S.A. Et l'intuition, vous y croyez ?

R.D. Dans une certaine mesure, oui, oui. Cela dépend beaucoup de la manière dont les enfants ont été éduqués à la maison.

(...)

S.A. Vous avez fait également des recherches dans le matériel scolaire ?

R.D. J'ai contribué au remplacement des plumes pointues par les plumes mousses. J'ai contribué à la restauration du mobilier

scolaire; on a maintenant des pupitres adaptables à la capacité physique des enfants. J'ai fait supprimer les décimales dans l'échelle de notation. J'ai obtenu qu'on change le système d'examen pour le rendre équitable. Oh ! Je n'ai pas mal travaillé ! (rires)

S.A. Certainement, vous avez fait de la recherche dans tous les domaines, vous ne vous êtes pas spécialisé.

R.D. Ma seule spécialisation, c'est la pédagogie expérimentale.  
(...)

SEPTEMBRE 1982

S.A. Il me manque certains renseignements concernant votre vie et votre carrière.

Par exemple : Quelle était la profession de votre père ?

R.D. Mon père était le fils d'un paysan Vaudois. Il est venu à Genève à 15 ans. Dans le temps où les transports publics étaient des tramways, il soignait les chevaux de la compagnie. Il a été remarqué par le directeur de celle-ci qui en a fait un garçon de bureau. Alors il s'est mis à travailler. Il a été un des premiers élèves des cours du soir organisés et, petit à petit, il est monté en grade. Il est arrivé secrétaire général de la Compagnie des tramways. Et en 1902, lorsque cette Compagnie a été rachetée par un groupe financier, son directeur l'a convaincu de suivre. Et alors, nous sommes allés en famille habiter 5 années à Paris.

S.A. C'est là que vous êtes allé à l'école primaire, à Paris ?

R.D. C'est là que j'ai rencontré un homme extraordinaire, un jeune instituteur qui s'appelait Monsieur Paul BAROY. Il m'appelait toujours le petit suisse, mais il s'est bien occupé de moi (...) Après le certificat, jusqu'en 1907, j'ai suivi le cours complémentaire à Asnières; et en 1907 nous sommes rentrés à Genève.

Je suis rentré au collège dans la section pédagogique. Ce monsieur Paul BAROY m'avait tellement impressionné, il était tellement gentil que je me suis dit : "Je veux être régent, comme lui "(rires)

S.A. Vous avez eu des membres de votre famille dans l'enseignement ?

- R.D. Personne, personne d'autre.
- S.A. Vous vous êtes marié en quelle année ?
- R.D. En 1920, et ma femme est décédée en 1978.
- S.A. En 1912, vous avez été nommé instituteur à Carouge ?
- R.D. Non, dans le canton. J'ai été nommé à Carouge en 1915. En 1921 j'ai été convoqué par notre ministre pour passer dans son bureau. Je me suis dit "Qu'est-ce qu'il veut ? Qu'est-ce que j'ai fait ?"
- (...)
- S.A. Vous avez passé une licence en sciences sociales en 1920. Dans quelle branche exactement ?
- R.D. mention éducation (...)
- S.A. J'ai lu qu'en 1917, vous étiez chargé d'organiser des cours et des conférences pour les internés français et belges, à la société Romande.
- R.D. Oui, mais ça n'a pas duré.
- S.A. Vous avez suivi les cours de BOVET et CLAPAREDE. Est-ce que ces cours là ont eu une influence décisive sur votre carrière ?
- R.D. Heu ! CLAPAREDE, je ne dirai pas. Mais BOVET oui, parce que BOVET était plus pédagogue que psychologue. C'était un type vraiment bien. Alors je peux dire que l'Institut J.J. Rousseau m'a influencé. Du reste, quelques années après, j'ai travaillé pour que cet institut, qui était une affaire privée, soit annexé à l'université et c'est devenu la Faculté des Sciences de l'Education.
- S.A. BOVET était très religieux ?
- R.D. Très religieux oui, C'était un très brave homme, très timide.

- S.A. Et vous-même, vous êtes religieux ? Vous êtes pratiquant ?
- R.D. Je suis protestant, pratiquant moins. J'ai fait partie du Consistoire de l'Eglise de Genève. Cela ne m'a pas intéressé, je m'en suis retiré.
- S.A. Mais votre formation religieuse vous a tout de même influencé ?
- R.D. Certainement, certainement, oui.
- S.A. Parce que vous parlez tout le temps de servir, d'aider les autres. Ce sont des idées religieuses ?
- R.D. Oui, bien sûr.
- S.A. Je me demande souvent pourquoi vous avez choisi de vous intéresser uniquement à la pratique ?
- R.D. Parce que ça permet d'agir davantage. Ça permet d'aider les autres, n'est-ce pas ?
- S.A. Voilà l'explication à laquelle je suis arrivée, c'est que vous aviez choisi cette voie à cause de votre formation religieuse, parce que vous avez été fermé pour servir les autres.
- R.D. Certainement oui, oui. Pour essayer de rendre service.  
(...)
- S.A. En 1921, vous avez été nommé directeur d'écoles chargé d'inspection. Vous êtes resté inspecteur, jusqu'à quelle date ?
- R.D. Jusqu'en 1952, date à laquelle j'ai été nommé à l'université. J'ai fini ma carrière à l'université.
- S.A. Est-ce que vous vous souvenez de l'année où FERRIERE a fixé la charte de l'école active en 29 points ?

R.D. Très peu, très peu. J'ai eu des relations naturellement avec FERRIERE. Mais FERRIERE était un homme qui était bûrré d'idées, tandis que moi, j'avais les pieds sur la terre, n'est-ce pas ? Il a fait beaucoup de choses mais pourquoi ses idées n'ont-elles pas été davantage appliquées ? Justement parce qu'elles ne plaquaient pas toujours avec les nécessités de l'éducation. Il y a tout de même un certain nombre d'obligations .

S.A. Alors vous pensez que sa charte des écoles actives n'est pas valable ?

R.D. Je ne dirai pas que cela n'est pas valable, mais je dis que c'est difficile à appliquer. Moi, j'ai été vivement aidé par un ministre, Monsieur MALCHE; c'est lui qui m'a proposé de créer l'école du Mail, mais il m'a dit : "Il est entendu DOTRENS que vous pouvez aller de l'avant, d'après nos idées communes, mais il s'agit de ne causer aucun tort aux enfants " Par conséquent, cela est resté mon souci majeur, bien entendu.

S.A. En 1924, vous avez enseigné la pédagogie à l'Institut J.J. Rousseau. Vous avez travaillé avec BOVET et CLAPAREDE, à ce moment là ?

R.D. Oui, bien sûr qu'on travaillait ensemble; cela n'allait pas trop mal.

S.A. Vous vous êtes bien entendu avec eux ?

R.D. Oui .

S.A. Finalement, FERRIERE, vous l'avez moins fréquenté ?

R.D. Très peu fréquenté. D'abord, il n'habitait pas à Genève. Et puis, il défendait ses idées, mais il a très peu eu de réalisations.

S.A. En 1824, il a fondé avec DECROLY, WASHBURNE et DEWEY, l'école active internationale. Est-ce que vous avez eu des contacts avec cette école ?

- R.D. Pas du tout .
- S.A. Est-ce qu'à ce moment là, WASHBURNE et DWYER sont venus à Genève ?
- R.D. Je ne m'en souviens pas. Je n'ai pas l'impression. Je ne les ai pas vus.
- S.A. Vous avez été co-signataire de la fondation du BIE, avec BOVET, PIAGET, FERRIERE . Est-ce que ce bureau a eu une grande influence dans votre carrière ?
- R.D. Pas pour moi spécialement. C'est une très belle institution d'une indiscutable utilité, car elle pose des problèmes. Elle ne donne pas toujours les moyens de les résoudre, mais elle permet une réflexion efficace.
- S.A. En 1926, 1927, vous êtes à Vienne. Alors là ce voyage vous a vraiment marqué ?
- R.D. Oh! Oui, c'était vraiment des types épatants. J'étais à Vienne avec toute l'équipe qui voulait que l'ancienne Autriche autoritaire devienne vraiment une démocratie honnête. Ils ont fait appel à des gens extraordinaires, et là j'ai vu ce que l'on pouvait effectivement faire quand on voulait travailler.
- S.A. De 1927 à 1930, vous avez été chargé de conférences de pédagogie en remplacement du Professeur MALCHE. Où était-il?
- RDD. Il était malade. C'était un homme extraordinaire. C'était vraiment pour moi .... Il m'a aidé; il m'a fait travailler mais il m'a aidé aussi.
- S.A. Pourquoi avez-vous choisi l'inspection comme sujet de thèse ?



R.D. Parce que c'est un des postes où on peut le mieux agir en vue d'une amélioration des conditions de l'éducation. En général, c'était considéré comme une carrière administrative, n'est-ce pas, sans grande répercussion sur les enfants.

S.A. Là, vous avez proposé que l'inspection soit transformée. Vous vouliez que les inspecteurs deviennent des conseillers scolaires ?

R.D. Oui.

S.A. Est-ce que cette idée est passée dans la réalité ?

R.D. Non, mais bien des difficultés qui existaient ont disparu. D'ailleurs, le corps enseignant ne tolérerait plus maintenant, étant donné qu'il est informé .

S.A. De 1931 à 1935, vous avez été directeur des études pédagogiques. Qu'est-ce que cela signifie ?

R.D. De mon temps, il fallait passer la maturité pédagogique pour être instituteur. J'ai obtenu la suppression de cela. Je n'étais pas le seul à vouloir ça du reste ! Et j'ai obtenu que la formation des instituteurs soit organisée sur 3 ans. Evidemment, au départ, il fallait une maturité (...)

S.A. Alors ce titre : Directeur des études pédagogiques, c'est vous qui l'avez créé en même temps que le nouveau plan de formation ?

R.D. Oui, je me souviens avoir été appelé à l'UNESCO pour des missions. A Vera Cruz, on m'a demandé de parler à des étudiants. Elles m'ont posé des questions : "Comment reconnaissez-vous qu'un instituteur est bon ou mauvais ?" J'ai répondu " Ce n'est pas moi qui le reconnaît, mais je dois dire qu'il m'est arrivé de dire à des étudiants qu'ils n'étaient pas faits pour ce métier. Et puis il m'est arrivé de constater que quelques uns sur qui j'avais fondé de grands

espoirs, n'ont pas rendu dans la réalité. Et c'est arrivé souvent avec les dames. Alors mesdemoiselles, je vais vous dire vraiment ce que je pense (rires) pour vous expliquer ce qui était arrivé. Eh bien! pour une raison bien simple ces personnes s'étaient mariées avec des hommes qui ne comprenaient pas leur métier et qui ne les aidaient pas. Alors si j'ai un conseil à vous donner, mariez-vous bien" (rires).

S.A. Et quand FERRIERE a lancé le mouvement "Suisse terre d'asile pour les enfants et pour les mères" est-ce que vous vous en êtes occupé ?

R.D. Non.

S.A. Est-ce que la Suisse a souffert pendant les deux guerres ?

R?D. Certainement. D'abord parce que la vie était très difficile, et puis la guerre avait supprimé des tas de contacts sans lesquels on ne peut pas vivre en Suisse.

S.A. 1944, c'est une grande année pour vous. Vous êtes chargé du cours de pédagogie expérimentale à la Faculté des lettres et vous êtes nommé co-directeur de l'Institut des sciences de l'Education, avec PIAGET.

R.D. J'ai eu très peu de rapports avec PIAGET, parce que la vie est très difficile avec lui, très difficile. Il est très, très autoritaire .

S.A. Vous n'avez pas travaillé avec lui alors ?

R.D. Non jamais.

S.A. Et pourtant, il profitait des recherches que vous faisiez ?

R.D. Oui certainement. Mais j'ai préféré rester dans la ligne de CLAPAREDE, qui était plus humanitaire, qui n'était pas simplement pour "la science pour la science".

S.A. Vous pensez que les idées de PIAGET ne sont pas valables ?

R.D. Si, si, elles sont valables, mais elles sont difficiles d'application .

(...)

S.A. En 1945, vous avez créé le laboratoire de pédagogie expérimentale. Vous avez fait toutes vos recherches dans ce laboratoire ?

R.D. On tâchait d'y résoudre des problèmes qui se posaient dans les écoles. Ce sont les maîtres qui les proposaient. Alors on essayait de trouver des réponses.

S.A. Et avec qui étiez-vous dans ce laboratoire ?

R.E. Avec des instituteurs.

S.A. Vous étiez avec Monsieur ROLLER ?

R.D. Oui, il va bientôt prendre sa retraite .

S.A. Et Monsieur MIALARET, vous l'avez connu ?

R.D. Bien sûr, c'était un camarade. Très gentil; C'était justement un de ceux qui, peut-être, sans qu'on le sache, a beaucoup contribué à appliquer les idées qu'on lui avait inculquées. C'était un type très bien.

S.A. Vous avez travaillé avec lui?

R.D. Oui, il était mathématicien.

S.A. De 1948 à 1952, vous avez été président du comité du cours international de moniteurs pour home d'enfants. En quoi cela consistait-il ?

R.D. C'était une affaire tout à fait différente, qui avait été créée par un groupe de personnes de Genève, qui n'avaient rien à faire avec l'enseignement, mais qui essayaient de démontrer que créer des homes d'enfants c'était bien à

condition que ceux qui les dirigent soient à même d'agir d'une manière intelligente sur les enfants. C'était pas mal.

S.A. En 1952, vous avez quitté l'école du Mail parce qu'on vous a proposé la chaire de pédagogie, ou parce que cela n'allait plus à l'école du Mail ?

R.D. Non, parce qu'on a eu à ce moment là à Genève, un nouveau ministre qui m'a convoqué, dès qu'il a été nommé et qui m'a dit : " J'en ai marre de l'école du Mail, et de vos histoires. Je supprime tout ça ".

S.A. En 52 ?

R.D. Oui.

S.A. Mais elle est restée école expérimentale encore 3 ans ?

R.D. Oui, à peu près.

S.A. C'est Monsieur BEGUIN, puis Monsieur ROLLER, qui ont pris votre relève au Mail ? Ils n'ont pas réussi à la maintenir ?

R.D. On a tenu tant qu'on a pu, et puis le jour où l'autorité s'est montrée gênée, on a renoncé. Enfin l'idée est restée quand même !

S.A. Monsieur BEGUIN a été l'un de vos élèves, comme Monsieur ROLLER ?

R.D. Oui, c'était un bon garçon. Il est mort maintenant.

B.A. De 1952 à 1958, vous avez été secrétaire de la Faculté des Lettres. Que faisiez-vous ?

R.D. Des procès verbaux (rires). C'était grotesque parce que je n'avais rien à faire dans une Faculté de lettres. Je n'ai jamais appris un mot de latin (rires).

(...)

S.A. Est-ce qu'il existe une école privée en Suisse ?

R.D. Plusieurs, à Genève en particulier.

S.A. Est-ce qu'il y a un antagonisme entre privé et public ?

R.D. Non, non, l'école privée c'est pour des gens qui, pour des raisons sociales, ne veulent pas mêler leurs gosses avec des enfants qui viennent par exemple de l'étranger.

(...)

S.A. Vous avez été plusieurs fois expert à l'UNESCO ?

R.D. Oui à Montevideo, à Mexico, au Congo, à Téhéran. C'est très drôle parce qu'un persan est venu me voir avant que je parle et m'a dit : "Ecoutez Monsieur, ne vous gênez pas, dites ce que vous pensez. ça va faire du bruit ". J'ai donné une conférence qui n'a pas trop mal réussi et ils m'ont réexpédié à l'autre bout du pays en avion, pour la redonner à une autre catégorie de gens. Seulement c'était un pays comme la France au lendemain de la révolution; il y avait des tas d'idées mais pas grand chose pour les réaliser !

(...)

S.A. Je n'arrive pas à trouver les articles qui ont été écrits sur vous. Est-ce que par hasard, vous les auriez conservés ?

R.D. Non, il y a très peu de choses sur moi. Et puis j'aime autant, (rires) J'ai été assez critiqué !

S.A. Pourquoi ?

R.D. J'ai été critiqué parce que les gens ont horreur que l'on fasse des choses que les autres ne font pas. ça les oblige à travailler.

S.A. Mais vous étiez critiqué de l'intérieur, c'est-à-dire par le corps enseignant, ou de l'extérieur, par des gens qui étaient en dehors de la pédagogie ?

- R.D. Oh ! Les gens ne s'en occupaient pas du tout. L'école du Mail n'a jamais été attaquée.
- S.A. Donc, c'était pas des pédagogues.
- R.D. Eh oui, eh oui.
- S.A. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on a supprimé cette école du Mail. Elle fonctionnait bien, alors pourquoi ?
- R.D. En partie, parce qu'il y avait peu de gens préparés à reprendre, à continuer; le corps enseignant était assez conservateur !
- S.A. C'est parce qu'en suivant vos méthodes, il fallait beaucoup travailler ? C'était ça qui faisait peur ?
- R.D. Oui, bien sûr, oui. Et puis, les parents ne comprenaient pas non plus .
- S.A. (...)
- S.A. J'ai relevé le prospectivisme parmi l'un de vos thèmes préférés. Vous pensez que l'école doit s'adapter à la société ?
- R.D. Absolument, sûrement.
- S.A. Mais pas à n'importe quelle société ? Votre modèle, c'est la démocratie .
- R.D. à condition qu'il y ait amélioration des conditions de vie générale.
- (...)
- S.A. Et puis, il y a la liberté qui revient sans cesse sous votre plume. C'est l'une de vos idées maîtresses.
- R.D. (rires) oui.
- S.A. Et Monsieur MEYLAN qui a parlé de la personne, a-t-il eu une influence sur vous ?

R.D. Non, pas du tout; j'ai eu très peu de relations avec lui. Il était dans le canton de Vaud. C'était un chic type.

S.A. Et est-ce qu'à un moment donné, PIAGET vous a empêché de faire ce que vous vouliez ?

R.D. Non jamais. Ça ne l'intéressait pas, ce que je faisais. La pédagogie ne l'intéressait pas.

S.A. J'ai beaucoup réfléchi à votre carrière et ce qui me pose un problème, c'est le fait que vous n'avez commencé à introduire le changement qu'une fois sorti de votre classe. En tant que praticien, vous n'avez pas conduit le changement, c'est seulement au moment où vous avez réfléchi pour les autres que vous avez agi. C'est pourquoi je ne pense pas que vous soyez un praticien au sens plein du terme. Je vous vois surtout comme un théoricien de la pratique et de l'organisation scolaire.

R.D. rires .

S.A. Vous avez choisi l'action par conviction religieuse, parce que vous vouliez faire quelque chose qui serve à tout le monde, mais vous êtes théoricien en ce sens que vous avez réfléchi à des problèmes posés par la pratique, et vous avez élaboré des méthodes de travail concernant la pratique. Qu'en pensez-vous ?

R.D. Oui, oui, d'accord (rires).  
Savoir quand les idées qu'on a sont utilisables et surtout applicables.

S.A. Oui voilà .

(... )

Et si c'était à refaire Monsieur DOTTRENS, est-ce que vous referiez la même chose ?

R.D. Oui, pourquoi pas ?

S.A. Quand vous regardez votre oeuvre, maintenant que vous êtes à la retraite, vous la voyez comment ?

R.D. Oh ! J'en ai assez fait ! 51 ans !... 51 ans, ça suffit.

S.A. Vous pensez qu'elle a conservé toute sa validité ?  
Est-ce que vous referiez de la même façon ?

R.D. A peu près, oui. (silence) à peu près, certainement.

-:-